

Emmanuel Redoutey, Baptiste Coulmont et Marc Skerrett, Vincent Marcilhac
24 octobre 2006

La planète du sexe : des réseaux de prostitution mondialisés aux sex shops du coin de la rue

Le domaine de la sexualité, de ses espaces et de ses spatialités, à toutes les échelles (de l'alcôve au monde) est très peu étudié par les géographes alors qu'il renvoie à des pratiques fondamentales.

Qu'est-ce que faire « une géographie du sexe » ? Cette question était au cœur du café géographique du 24 octobre 2006. Trois intervenants ont tenté d'y répondre :

- Emmanuel Redoutey, urbaniste à l'université Paris 12, est coauteur de *La Prostitution à Paris* (ed. La Martinière, 2005). Il a participé au *Dictionnaire de la Pornographie* (PUF, 2005) et au *Dictionnaire des Cultures gaies et lesbiennes* (Larousse, 2003). Il a également écrit plusieurs articles dans la revue *Urbanisme* sur la géographie du sexe à Paris. Sa thèse, en phase de finalisation, porte sur la géographie urbaine des sexualités. Il a participé en 2002-2003 à l'enquête sur la prostitution de la ville de Paris.
- Baptiste Coulmont, normalien et agrégé de sciences économiques et sociales, est maître de conférence à l'université Paris 8. Il est spécialiste de la sociologie des religions. Sa thèse, soutenue en 2003, portait sur le mariage religieux des couples du même sexe aux Etats-Unis. Ses recherches récentes ont porté sur le zonage des sex shops, c'est-à-dire les zones où les sex shops sont autorisés ou interdits principalement en France et aux Etats-Unis.
- Marc Skerrett a soutenu en octobre 2006 un mémoire de master à l'université de Toulouse le Mirail sur la géographie des sex shops toulousains sous la direction d'Alice Rouyer. Il avait réalisé en 2004 un mémoire de maîtrise de géographie intitulé *Le sexe marchand. Approche ethnographique de l'organisation du commerce sexuel*.

Les trois invités ont une approche de la géographie du sexe à l'échelle locale, qui correspond à une géographie de terrain. Mais il convient de ne pas omettre une approche à l'échelle mondiale, au travers des réseaux de prostitution.

Une géographie du sexe : en quoi est-ce différent d'une géographie des sexualités ?

Pour Emmanuel Redoutey, une géographie du sexe est une géographie des lieux du désir sexuel. Certains appartiennent à l'espace privé, d'autres à l'espace public. Il a une approche de la géographie du sexe par points. Ce n'est observable et localisable qu'à l'échelle microgéographique. Elle est différente d'une géographie des sexualités, élaborée par les chercheurs anglo-saxons qui ont travaillé depuis les années 80 sur les minorités sexuelles (*Gay and Lesbian Studies*) puis sur les sexualités « dissidentes » (terme qui se substitue à celui de « déviantes » au cours des années 80), c'est-à-dire le sado-masochisme, le multipartenariat et le recours à la pornographie.

Baptiste Coulmont s'intéresse à l'inscription urbaine des sex shops. Lorsque le terme « sex shop » apparaît en octobre 1970, ils n'étaient pas localisés dans des quartiers spécifiques. On en trouvait dans les quartiers touristiques et les quartiers étudiants. Ils se sont concentrés dans les « quartiers chauds », c'est-à-dire les quartiers de prostitution et les quartiers nocturnes

(quartier de Pigalle, rue Saint-Denis ...), suite à un renforcement du contrôle administratif : ils sont interdits aux mineurs à partir d'une ordonnance préfectorale au début des années 1970. En 1973, une deuxième ordonnance oblige à opacifier les vitrines des sex shops. Marc Skerett a étudié cette question à Toulouse et a montré le passage de quartiers avec des fonctions multiples à des quartiers spécifiques, les « quartiers chauds ». Baptiste Coulmont et Marc Skerett ont une approche de la géographie du sexe par zonage.

Une troisième approche de la géographie du sexe procède par « lignes » : c'est l'étude des réseaux de prostitution à l'échelle mondiale. C'est une géographie de l'« antimonde ». La traite d'être humains est la troisième source de profit du crime international organisé, générant plus de dix milliards de dollars par an : elle concerne plusieurs millions de personnes, dont la majorité est aux mains de proxénètes, c'est-à-dire de réseaux mafieux. Les routes de la traite sexuelle sont mondialisées : les principaux pôles émetteurs de la main d'œuvre sexuelle sont l'Afrique centrale et occidentale, l'Asie du Sud-Est et les pays de l'ex bloc soviétique. Les principaux pôles récepteurs sont les grandes métropoles des pays riches ou touristiques où se concentre la demande. Mais c'est un phénomène que l'on observe dans tous les Etats. Les discontinuités politiques (Etats qui légalisent ou criminalisent la prostitution) et économiques (concentration de l'offre et de la demande dans l'espace frontalier entre deux pays avec un niveau de développement contrasté) expliquent les disparités spatiales de la prostitution.

On peut lire sur le site de la Fondation Scelles : *« Des millions de femmes, d'hommes et d'enfants sont prostitués dans le monde. Tous les pays sont touchés et la traite d'êtres humains s'amplifie du fait de la mondialisation et de l'éclatement des blocs politiques. Ce trafic est lié aux mêmes réseaux que ceux de la drogue et du trafic d'armes ».*

Les routes de la traite sexuelle, mondialisées, reposent sur le franchissement des frontières. Il suffit de prendre le bus eurolines Berlin-Prague, pour voir s'égrener le long de la route, une fois qu'on a passé la frontière et qu'on a pénétré en République Tchèque, toute une rangée de filles en attente du client. Phénomène étonnant puisque la prostitution est légale en Allemagne (souvenez-vous des polémiques avant mondial de foot sur le Eros Center de Berlin, vite oublié une fois que la compétition a commencé), phénomène moins étonnant quand on se doute des différences de tarifs de part et d'autre de la frontière. En Catalogne, les maisons closes se multiplient et attirent principalement une clientèle française.

La Fondation Scelles propose d'ailleurs sur son site des infographies très renseignées sur les principales routes de la traite (cf. <http://www.fondationscelles.org/rou...>). Elle mentionne ainsi l'existence d'un réseau russe en Asie du Sud-Est : *« Selon l'Unicef, au moins 10 000 femmes ou fillettes des pays voisins de la Thaïlande arrivent dans ce pays pour finir prostituées dans les établissements spécialisés. 20 000 à 30 000 prostituées de Thaïlande sont d'origine birmane. Selon les autorités thaïlandaises, les mafias russes sont de mieux en mieux implantées en Thaïlande. il y a de plus en plus de femmes venant des pays de l'ex bloc soviétique. Alors que leurs consoeurs thaïlandaises se partagent les touristes et les hommes d'affaires étrangers, les occidentales sont réservées par les proxénètes aux clients locaux, très friands de peaux blanches'. Inversement, des trafics conduisent des milliers de jeunes Thaïlandaises à l'étranger où elles sont forcées de se prostituer. Par exemple au Japon. »*

Pour l'Afrique, « Selon l'ONU, plus de 500 000 personnes sont trafiquées vers l'Europe, l'Asie et l'Amérique chaque année. » L'Afrique centrale et de l'Ouest étant les cours du réseau de prostitution.

Enfin pour l'Amérique latine, « *les trafics d'êtres humains à des fins de prostitution peuvent se découper selon une typologie à 3 échelons : transfrontaliers entre les pays d'Amérique Latine et Centrale, internationaux vers l'Europe de l'Ouest, l'Amérique du Nord, l'Afrique, l'Asie (avec présence de victimes venant d'Europe de l'Est ou d'Asie) ainsi que pour la plupart des pays des zones rurales vers les zones urbaines* ».

Il est clair que pour les réseaux internationaux de prostitution, l'arsenal juridique joue énormément. L'Allemagne et les Pays-Bas ont légalisé les maisons closes, ce qui donne une visibilité certaine au phénomène. Le journal suisse, *La Tribune de Genève*, comporte de véritables petites annonces de services sexuels, avec mention du prix, possibilité de déplacement au domicile, prostitution masculine incluse.

Inversement, des pays comme la Suède ont complètement criminalisé la prostitution (pas seulement les proxénètes comme en France, mais aussi les clients). La prostitution se pratique alors dans les lieux les plus secrets, notamment l'espace domestique. Vous vous souvenez peut-être du film *Lilja For Ever*, qui avait déclenché un coup de tonnerre au pays d'Ikea parce qu'il montrait non seulement que la prostitution existait toujours, mais aussi que des filières russes alimentaient des clients suédois propres sur eux dans des lieux étonnamment réalistes de la Suède d'aujourd'hui.

En même temps, la fondation Scelles rappelle que les géographies style lieu de départ, lieu de transit, lieu d'arrivée sont un peu trop simplistes. « *La chute du communisme, l'ouverture des frontières dans l'espace Schengen et l'explosion des structures sociales des pays de l'Est ont donné lieu à un afflux de personnes prostituées. Les routes de l'immigration passent par l'Allemagne et l'Italie. Les lieux privilégiés des trafiquants sont la Bosnie, où il existe de véritables marchés aux esclaves et l'Albanie qui est le pays d'origine de la mafia la plus puissante d'Europe de l'Est. Selon l'OIM, les principales destinations du trafic de femmes en provenance de l'est sont l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas, la Belgique, la Suisse, l'Italie et la Grèce. La traite des femmes s'appuie sur un système de rotation entre différentes capitales européennes. La prostitution des routes, sur des axes comme Prague-Dresde, Budapest-Vienne, Berlin-Varsovie, illustre la désuétude partielle d'une typologie précise des pays d'origine, de transit, de destination. Tout lieu est en quelque sorte lieu de transit, de mouvement, avec quelques points de fixation... Le phénomène est donc très complexe et peine à être quantifié.* » Selon l'ONU en revanche, dans un rapport publié récemment, *Trafficking in Persons : Global Patterns* (<http://www.unodc.org/pdf/traffickin...>), la typologie par pôle émetteur, espace de transit, pôle récepteur, reste pertinente. Parmi les pays émetteurs, ils placent en tête : Albanie, Bulgarie, Roumanie, Moldavie, Ukraine, Biélorussie, Russie, Lituanie, mais aussi Chine, Thaïlande et Nigeria. On retrouve certains de ces pays dans les principaux pays de transit : Albanie, Bulgarie, Thaïlande, mais aussi Hongrie, Pologne et Italie. Enfin, parmi les principaux pays récepteurs : Allemagne, Belgique, Pays-Bas pour l'Europe du Nord-Ouest, Italie, Grèce, Turquie et Israël pour la Méditerranée, Japon et Thaïlande en Asie, et les Etats-Unis pour les Amériques. Il faut bien voir que l'Inde, la Chine, le Pakistan, le Cambodge, la Thaïlande, la Pologne ou la Hongrie sont à la fois pays émetteurs et pays récepteurs. Bien sûr les données reposent sur des estimations et des probabilités, mais on peut penser qu'on a là une carte du monde assez fiable. Une géographie du sexe doit partir de ce qui est l'objet du désir sexuel : le corps. Les filières ethniques ne s'expliquent pas seulement par des facteurs économiques, elles s'expliquent aussi par l'attrance pour le corps exotique : en Thaïlande, les prostituées originaires de l'ex bloc soviétique sont destinées à la clientèle locale alors que leurs consoeurs thaïlandaises sont davantage destinées aux touristes

et aux hommes d'affaires occidentaux. Les réseaux sont plus ou moins structurés : les réseaux d'Europe centrale sont plus organisés que les filières africaines qui sont moins hiérarchisées.

Emmanuel Redoutey met en garde contre une telle approche de la prostitution. Le discours savant qui consiste à n'étudier la prostitution qu'à l'échelle globale, au travers de chiffres, de cartes et de statistiques, est empreint d'amalgame et d'idéologie. C'est un discours qui réduit la prostitution à un trafic esclavagiste. Ce discours ne fait pas la distinction entre la prostitution libre (les « prostituées traditionnelles » d'origine française ou bénéficiant d'une antériorité choisissant leurs clients et leurs heures de travail ...) et la prostitution forcée (surtout les prostituées étrangères, en situation irrégulière, récemment arrivées sur le territoire, contrôlées par des réseaux mafieux, avec des proxénètes esclavagistes), considérant que la prostitution dite « libre » est minoritaire et soumise à une contrainte économique. N'étudier la prostitution qu'au travers des réseaux, c'est aussi oublier d'intégrer dans son étude les prostituées locales qui ne se déplacent pas. Enfin, c'est un discours qui déshumanise l'objet d'étude. La géographie du sexe ne peut être pertinente que si l'on combine des approches multiscalaires, qui permettent d'avoir une distance critique.

A l'échelle de Paris, quels sont les lieux de prostitution ? Comment ont-ils évolué ? Peut-on parler d'un schéma spatial centre/périphérie ?

Il ne faut pas réduire la prostitution aux filières africaines et de l'Europe de l'Est. Les formes de prostitution observées à Paris sont diverses. Il y a trois types de lieux historiques :

- quelques rues du centre de Paris : la rue Saint-Denis, le quartier des Champs-Élysées et de l'Étoile et les abords des gares (quartiers de passage, où les structures immobilières sont moins chères et moins stables, ce sont souvent des quartiers qui ne sont pas rénovés).
- les bois de Vincennes et de Boulogne : au bois de Vincennes, les prostituées sont surtout des filles réunies en collectifs, elles travaillent en camionnettes ; au bois de Boulogne, les prostitués sont surtout des hommes de naissance.
- les boulevards des Maréchaux au Nord et à l'Est. Les débats politiques et médiatiques et les conflits entre les riverains et les prostituées se sont focalisés sur ces boulevards des Maréchaux.

Les filières ont évolué depuis une dizaine d'années : en 1997-1998, les filières étaient en provenance d'Europe Centrale. En 2000, il y a eu un afflux de prostituées chinoises. C'est une forme de prostitution diffuse et invisible, les prostituées chinoises étant non repérables par le passant ordinaire. C'est le cas aussi de filières maghrébines.

Plutôt que d'une structure centre/périphérie, il serait plus pertinent d'évoquer une centralité linéaire sur les boulevards des Maréchaux. Certains lieux centraux de la prostitution sont devenus marginaux. Les schémas statiques ne conviennent pas pour analyser la géographie du sexe car celle-ci obéit à une logique de mobilité, de déplacements.

La loi sur la sécurité intérieure de 2003 a conduit à une atomisation de la prostitution. Elle a eu un effet centrifuge, transformant un phénomène local en un phénomène régional : la répression policière sur les boulevards des Maréchaux a conduit les prostituées étrangères en situation irrégulière à partir sur les routes des proches banlieues puis des banlieues éloignées.

La cartographie établie en 2002 est aujourd'hui caduque car elle était centrée sur Paris et sa légende était construite sur la notion de visibilité. La typologie distinguait les lieux de prostitution manifeste marqués par une forte concentration et une concurrence spatiale forte

entre les prostituées, les lieux de prostitution secondaire (moins de violences et de confrontations entre les prostituées) et les aires de prostitution diffuse caractérisées par une moindre visibilité. La légende est à reconsidérer, en la faisant reposer sur les notions de clandestinité et d'invisibilité.

Plutôt que d'évoquer une structure centre/périphérie ou intérieur/extérieur, Emmanuel Redoutey préfère parler de « structure nuageuse », instable et mobile, « soumise aux climats politiques et médiatiques. »

Dans le cadre d'un texte de loi sur la protection de l'enfance, des députés UMP entendent interdire les sex-shops à proximité des lieux fréquentés par les mineurs. Depuis 1983, le RPR puis l'UMP ont déposé sept projets de lois visant à exclure les sex-shops de l'espace urbain.

La réglementation de l'installation des sex-shops dans certains quartiers répond à la volonté de moraliser l'espace public. C'est la mobilisation des citoyens, par le biais par exemple d'associations de quartier, qui provoque un durcissement des réglementations décidées par les élus. C'est à la fois une géographie morale (qui renvoie donc à la culture) et administrative. A l'inverse de la prostitution où l'on a observé ces dernières années une logique d'éclatement, la géographie des sex-shops fonctionne selon une logique d'agglomération : plus les sex-shops sont nombreux dans un quartier, plus l'espace est sexualisé, plus le client entre facilement dans le sex-shop car celui-ci est banalisé. L'anonymat de la grande ville facilite également la fréquentation de ces lieux car cela favorise la déculpabilisation du client de sex-shop. D'un point de vue juridique, il y aurait une plus grande tolérance des riverains des quartiers chauds pour l'installation des sex-shops, que dans d'autres quartiers où les poursuites en justice sont plus fréquentes.

Comment se constitue l'espace de la prostitution ? Peut-on parler d'une géographie morale ?

Quatre facteurs expliquent le confinement de la prostitution dans des espaces de moindre visibilité à Paris :

- le contrôle policier : la présence de commissariats de police, de brigades spéciales
- les réactions riveraines qui provoquent des mécanismes d'éloignement.
- le processus de renouvellement urbain : la prostitution s'installent dans un quartier où elle est intégrée, or la rénovation urbaine engendre l'arrivée de nouveaux habitants qui acceptent moins la prostitution. Le processus de « gentryfication » conduit à l'exclusion d'indésirables, dont les prostituées.
- la négociation interne entre prostituées et proxénètes qui repose sur le lien entre clandestinité et territoire.

Compte rendu : Vincent Marcilhac

Bibliographie pour aller plus loin :

BARD C. (dir.), *Le genre des territoires - Féminin, masculin, neutre*, Presses de l'Université d'Angers, 2004.

BARTHE-DELOISY Francine et Emmanuel JAURAND, « Dynamique insulaire et développement du naturisme », in : *Les dynamiques contemporaines des îles-relais : de l'île-escale aux réseaux insulaires* (sous la direction de N. Bernardie-Tahir et F. Taglioni), Paris,

Karthala, 2005, pp.301-317

COLLIGNON Béatrice et Jean-François STASZAK, *Espaces domestiques*, Paris, Bréal, 2004.

CORBIN Alain, *Les filles de Noce, misère sexuelle et prostitution au XIXème siècle*, Paris, Aubier, 1978.

COULMONT Baptiste et Irena ROCA ORTIZ, *Sex-shops, une histoire française*, Paris, Editions Dilecta, à paraître

COUTRAS J., Espaces sexués et géographie française : « bon heur et mal heur d'une géographe », pp. 75-88, in CHIVAILLON C., RAGOUET P. & SAMERS M. (dir.), *Discours scientifiques et contextes culturels. Géographies françaises et britanniques à l'épreuve post-moderne*, Maison des Sciences de l'homme d'Aquitaine, Talence, 1999.

CRESSWELL Tim, *In place/out of place : geography, ideology and transgression*. Minneapolis, MN : University of Minnesota Press, 1996.

FONDATION SCELLES, *La prostitution adulte en Europe*, Érès, Paris, 2002.

GRESILLON Boris, « Faces cachées de l'urbain ou éléments d'une nouvelle centralité ? Les lieux de la culture homosexuelle à Berlin », in *L'Espace géographique*, 4/2000, p. 301-313.

HANDMAN Marie-Elisabeth, Janine MOSSUZ-LAVAU (dir), *La prostitution à Paris*, Paris, La Martinière, 2005.

LEROY Stéphane, « Le Paris gay. Eléments pour une géographie de l'homosexualité », *Annales de Géographie*, n°646, 2005, p.579-601

Mc DOWELL L., *Gender, identity and place*, Blackwell Publishers, 1998.

MORT L. & NEAD F., *Sexual geographies*, Lawrence & Wishart Ltd, 2001.

PARENT-DUCHÂTELET Alexandre et Alain CORBIN, *La prostitution à Paris au XIXème siècle*, Paris, Editions du Seuil, 1981.

REDOUTEY Emmanuel, « Le Marais à Paris, un quartier gay ? », *Urbanisme*, n°337, 2004, p.20-23

REVENIN Régis, *Homosexualité et prostitution masculines à Paris, 1870-1918*, Paris, L'Harmattan, 2005.

SALES Feran, « En Catalogne, le touriste sexuel a l'accent français », in *Courrier international*, n°822, août 2006, p.20.